



HAL
open science

**Le langage de l'esprit à la croisée des chemins :
Recherches littéraires, médicales et psychologiques sur le
discours intérieur (1880-1900)**

Frédéric Martin-Achard

► **To cite this version:**

Frédéric Martin-Achard. Le langage de l'esprit à la croisée des chemins : Recherches littéraires, médicales et psychologiques sur le discours intérieur (1880-1900). *L'esprit créateur*, 2016, 56 (4), pp.118 - 131. hal-01985648

HAL Id: hal-01985648

<https://hal.science/hal-01985648>

Submitted on 30 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le langage de l'esprit à la croisée des chemins :

Recherches littéraires, médicales et psychologiques sur le discours intérieur

(1880-1900)

Frédéric Martin-Achard

DANS LA FRANCE DES DERNIÈRES DÉCENNIES du XIX^e siècle, la question du langage de l'esprit se trouve au croisement des recherches et expérimentations provenant de plusieurs disciplines telles que la médecine, la psychologie, la philosophie et la littérature¹. Plus encore, le langage intérieur est le champ d'une lutte scientifique féroce entre une tradition matérialiste portée en premier chef par les médecins – aliénistes et neurologues – et un courant spiritualiste, héritage psychologique d'une tradition philosophique de l'introspection. En marge de ce conflit disciplinaire du dix-neuvième siècle finissant paraît également un récit symboliste, *Les lauriers sont coupés* (1888) d'Édouard Dujardin, précurseur du monologue intérieur dont la fortune littéraire sera par la suite considérable. Au cœur de cette conjonction d'intérêts des cercles lettrés et scientifiques se trouve l'idée que la vie psychique est constituée, entre autres, d'une verbalisation continue et silencieuse. La première hypothèse que je souhaiterais formuler est qu'il se joue, entre 1880 et 1900, autour de la question du langage intérieur, ou endophasie, un basculement épistémologique du spirituel au mental, de l'esprit au cerveau. Cette question atteste d'un changement de paradigme, qui se déroule concomitamment sur d'autres plans : le rapport de force entre spiritualistes et matérialistes tourne en faveur de ces derniers. La seconde hypothèse qui guidera ma réflexion est qu'un passage a également lieu en littérature, plus discret car encore en germe, entre un roman d'analyse psychologique menée par un narrateur et la présentation non médiante d'une conscience dans le flux verbal du monologue intérieur. La troisième et

dernière hypothèse est qu'au croisement de la chaîne des spéculations scientifiques et de la trame des expérimentations littéraires se trouvent une réflexion sur la nature du discours intérieur et une poétique du langage de l'esprit. J'étudierai ces hypothèses en suivant les travaux des acteurs majeurs de ces débats autour du discours intérieur².

Introspection et parole intérieure

Tout au long du XIX^e siècle, la psychologie française naissante se trouve tendue entre deux courants³ : l'un spiritualiste, où philosophie et psychologie se confondent (la seconde fera partie du programme scolaire de la première dès 1832 sous l'impulsion de Victor Cousin) ; l'autre issu d'une tradition matérialiste et du sensualisme d'Étienne Bonnot de Condillac, regardant du côté de la médecine, des explications organiques et de la physiologie du système nerveux. Le spiritualisme éclectique, inspiré par François-Pierre-Gonthier Maine de Biran et professé par Cousin et ses disciples, distingue la réalité matérielle de la réalité spirituelle. Sa méthode d'investigation principale est subjective : l'observation intérieure, ou introspection, et les certitudes acquises par le « sens intime » permettent, seules, d'attester de l'existence d'un moi substantiel et, partant, de la nature et de Dieu. En revanche, la tradition matérialiste puise dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1802) du médecin Pierre-Jean-Georges Cabanis l'idée que la pensée est le fruit de l'activité d'un organe : le cerveau⁴. Il s'agit de montrer que les facultés mentales ont des fondements physiologiques et qu'à un phénomène psychique correspond un phénomène organique. Dès le dernier quart du siècle, les tenants d'une psychologie alignée sur les sciences médicales importeront d'Angleterre et d'Allemagne la méthode de l'enquête par questionnaire⁵.

S'agissant du langage de l'esprit, ce sont les philosophes qui entrent les premiers dans l'arène, avec la publication en 1881 de la thèse de Victor Egger intitulée *La parole intérieure* et sous-titrée *Essai de psychologie descriptive*⁶. Egger y mêle une synthèse historique de la

question, en partant de la philosophie platonicienne, à une approche intuitive et empirique de la parole intérieure par le biais de l'introspection. Son postulat initial est la réalité empirique du discours intérieur, son existence en tant que « fait psychique », là où ses prédécesseurs ne voyaient qu'une nécessité transcendantale. En privilégiant l'expression « parole intérieure », Egger insiste sur l'aspect « auditif » du phénomène et en fait non seulement un fait psychique, mais le principe même de continuité de la vie de l'esprit :

À tout instant, l'âme parle intérieurement sa pensée. Ce fait, méconnu par la plupart des psychologues, est un des éléments les plus importants de notre existence : il accompagne la presque totalité de nos actes ; la série des mots intérieurs forme une succession presque continue, parallèle à la succession des autres faits psychiques ; à elle seule, elle tient donc une partie considérable de la conscience de chacun de nous. (Egger 1)

Egger conçoit donc la vie de la conscience comme un flux de verbalisation intérieure ; avec des accents pré-bergsoniens⁷, il affirme que les « faits ou états de conscience forment une succession continue » et que « [l]e moi est ce qui s'écoule » (93 et 113). La parole intérieure occupe une place prépondérante parmi les facteurs de la vie sociale et de la vie individuelle : elle accompagne aussi bien notre pensée – nous la parlons en silence à mesure qu'elle se déroule – que tout discours prononcé à haute voix, dont elle nous dicte les mots. Pour éclairer les rapports entre la pensée et la parole intérieure, Egger distingue différentes activités de la pensée, dont le pôle actif serait l'invention et le pôle passif la reconnaissance. La parole intérieure suit la pensée dans ses manifestations les plus actives, mais la précède dans ses activités les plus passives telles que la reconnaissance.

L'intérêt de l'ouvrage d'Egger réside principalement dans sa tentative de description formelle du phénomène endophasique. D'une vivacité et d'une inventivité sans commune mesure avec celles de la parole extérieure, majoritairement constituée de locutions figées et stéréotypées, la parole intérieure représente une source d'invention et d'individualisation du langage. Toutefois, elle n'en est pas moins une parole et, à ce titre, possède des caractéristiques communes avec la voix : rythme, timbre, hauteur et intensité des sons. On aurait donc affaire à deux états de la parole, prononcée ici, silencieuse là, qu'Egger va comparer. Sur le plan rythmique, la parole intérieure n'est pas contrainte par les limites physiques de l'appareil phonatoire ; de plus, l'articulation entre morphèmes n'est pas tenue à l'exhaustivité. Aussi la vitesse de la parole silencieuse est-elle supérieure à celle de la parole prononcée. Egger insiste sur sa dimension personnelle : elle est l'imitation phonique de la voix du locuteur et, sémantiquement, les mots ne reçoivent un sens plein que pour celui-ci. La poésie esquissée ici repose principalement sur cette dimension personnelle de la parole intérieure, dans laquelle nous pouvons :

abrégé les phrases, remplacer les tournures et expressions usuelles par d'autres plus simples ou plus expressives à notre goût, modifier la syntaxe, enrichir le vocabulaire par des néologismes ou des emprunts aux langues étrangères. Le langage intérieur est notre chose ; nous en usons à notre fantaisie ; le plus adéquat à notre pensée et le plus conforme à notre humeur est le meilleur. (71)

Ainsi, la parole intérieure offrirait la possibilité de modifier la syntaxe, de remplacer les tournures habituelles de la conversation par des formulations à la fois plus riches sémantiquement et plus expressives. Par son observation, Egger entend restituer une part des mécanismes qui structurent l'acte individuel de parole. En insistant sur la *parole*, il postule

une intériorisation du son qui équivaut aussi à une sonorisation de l'intériorité. L'endophasie n'est pas qu'une abstraction ; Egger en trace les contours, dégage des traits stylistiques qui préfigurent l'écriture du monologue intérieur et ouvre la voie à une poésie à venir. Mais le philosophe observe exclusivement sa propre parole intérieure, c'est-à-dire une activité psychique non pathologique, et sa méthode demeure introspective, dans la tradition spiritualiste. Toutefois, le spiritualisme d'Egger, qui s'intéresse aux phénomènes auditifs, laisse entrevoir une forme de sensualisme⁸.

De l'esprit au cerveau

Si j'ai dit que les philosophes entraînent les premiers dans l'arène, c'est que la thèse d'Egger constitue la première monographie sur la parole intérieure. En revanche, les travaux de médecins et de psychologues se revendiquant d'une tradition matérialiste et organiciste, débutent dès le milieu du siècle, particulièrement avec les recherches de Paul Broca⁹ sur l'aphasie comme perte de « la faculté du langage articulé¹⁰ » et la localisation cérébrale de cette faculté¹¹. L'hypothèse de la conservation d'un langage intérieur malgré la lésion cérébrale provoquant l'aphasie motrice ouvre la voie à des études cliniques et des enquêtes sur le phénomène endophasique. En 1886, Gilbert Ballet publie *Le langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie*¹² et se place dès l'introduction sous le double patronage de la « psychologie expérimentale » de Théodule Ribot et de la méthode anatomo-clinique de Jean-Martin Charcot, dont Ballet est dès 1882 le premier chef de clinique à la Salpêtrière. À l'instar de Charcot, Ballet distingue quatre fonctions du langage, correspondant aux quatre images du mot¹³ et dont la lésion provoque quatre types d'aphasie¹⁴ ; en revanche, il ne retient que trois modalités du langage intérieur : l'audition mentale, la vision mentale, ainsi que l'articulation et l'écriture mentales, cette dernière catégorie regroupant deux fonctions du langage. À partir de ces modalités, il établit trois types d'individus – les auditifs, les visuels et les moteurs –,

auxquels il convient d'ajouter le « type indifférent », qui mêle différentes formes de langage intérieur et, partant, se trouve moins sujet aux aphasies. Car l'enjeu pour ce clinicien réside avant tout dans la compréhension des aphasies et donc dans la « localisation corticale des centres du langage » (Ballet 147-62) inhérents à chaque forme de langage intérieur. Aussi le médecin porte-t-il les premières attaques, à fleuret moucheté¹⁵, tant contre la méthode que contre l'objet d'étude d' Egger : « [l]e langage intérieur comprend à la fois les représentations auditives, visuelles et motrices, tandis que la "parole intérieure" désigne seulement l'audition mentale verbale » (18-19). L'ouvrage du philosophe est traité avec une certaine déférence, mais se voit ravalé au rang de témoignage individuel, dont la méthode introspective découlerait de son appartenance au type auditif.

En 1892 paraît *La parole intérieure et l'âme* du Dr Abraham Netter¹⁶, dont le but est de départir les rôles respectifs du moi et des cellules cérébrales dans la parole intérieure. Le médecin y adopte une position médiane, s'inscrivant dans la tradition des localisations cérébrales et de la physiologie du cerveau, mais pestant contre la suppression du « moi métaphysique » par le positivisme. On peut résumer sa thèse en trois points. Penser, c'est se parler mentalement, uniquement et exclusivement avec des mots. Les cellules cérébrales, qui sont porteuses des empreintes auditives, émettent des sons pour nous envoyer les mots. Mais, c'est le moi qui choisit entre les mots et leur attribue une « signification conventionnelle » (Netter 27). C'est un autre médecin, Georges Saint-Paul, entré dans le débat la même année, qui va porter plus durement l'estocade contre le spiritualisme. En 1892, il lance avec son maître Alexandre Lacassagne une vaste enquête sur le langage intérieur à laquelle participent de nombreuses personnalités littéraires comme Émile Zola, François Coppée ou Alphonse Daudet. Le jeune médecin, qui bénéficie des réseaux de son directeur de thèse, fait de la renommée, notamment scientifique, de certains récipiendaires du questionnaire un argument d'autorité : « Le milieu essentiellement scientifique ou observateur dans lequel nous avons

enquête, n'est-il pas un gage de la valeur des observations obtenues et de l'honnêteté scientifique de leurs auteurs¹⁷ ? »

Présentée comme un « questionnaire de psycho-physiologie », l'enquête comporte une série de questions très générales sur les sens, puis un ensemble plus précis sur les types de mémoires avant d'en venir à la partie centrale sur le langage intérieur. L'ensemble sur la mémoire repose sur une dichotomie première entre « visuelisme » et « verbalisme », selon que l'individu pense plutôt par images ou par mots, tandis que les questions sur le langage intérieur reprennent la tripartition de Ballet entre « audition verbale », « imagination verbale visuelle » et « articulation verbale ». La série de questions est synthétisée dans la formule suivante : « En résumé, entendez-vous, lisez-vous, prononcez-vous mentalement les mots de votre pensée¹⁸ ? »

L'enquête reproduit une typologie élaborée au préalable et les questions sont suffisamment orientées pour que les réponses ne puissent que confirmer la tripartition initialement postulée. Mais cette circularité ne semble pas gêner outre mesure les auteurs du questionnaire, « [c]ar la référence à une cérébrologie donne une légitimation scientifique à des questions que les réponses, elles-mêmes censées être dictées par les types de cerveaux des introspectants (plutôt auditifs, visuels ou moteurs), ne pourront que confirmer » (Carroy, « Comment fonctionne mon cerveau » 167). Les principales contributions à l'enquête sont reproduites ou résumées dans les *Essais sur le langage intérieur* de Saint-Paul, puis publiées entre 1894 et 1895 dans les *Archives d'Anthropologie Criminelle, de Criminologie et de Psychologie Normale et Pathologique*, dirigées par Lacassagne.

Les réponses à l'enquête sont assez décevantes, comme en conviendra Saint-Paul, particulièrement celles des hommes de lettres : le comédien Coquelin cadet (Ernest Alexandre Honoré), qui se déclare auditif, multiplie les métaphores et traits d'esprit, tandis que Daudet élude le problème du langage intérieur estimant que l'homme méridional ne pense que

lorsqu'il parle, et que l'académicien Coppée, pour sa part, botte en touche¹⁹. Si sa réponse « sous dictée » bénéficie de l'honneur d'ouvrir la série, Zola se montre plus soucieux de son éthos d'écrivain, à travers des considérations sur sa mémoire et ses procédés de rédaction, que du langage intérieur qui n'intervient que de manière incidente. Inversement, les médecins semblent désireux de montrer leur maîtrise des termes techniques tels que « visuelisme » et « cérébration » et, ce faisant, d'asseoir la légitimité de leur discipline²⁰.

Car il s'agit bien d'un enjeu disciplinaire ; Egger, non sans humour, récuse les catégories proposées par le questionnaire : « Oui, je suis auditif, comme M. Charcot, M. Ballet, M. Lacassagne, tout le monde. Je proteste contre les trois types... ; le type visuel n'existe que chez les professionnels typographes et encore !... Le type moteur n'existe que chez les sourds-muets... » (cité dans Saint-Paul, *Essais sur le langage intérieur* 58). Pour Saint-Paul—qui attaque Egger en retour—, cette contestation ne fait que confirmer son diagnostic, l'incapacité à concevoir d'autres types étant caractéristique des verbo-auditifs²¹. Au-delà de cette acrimonie se cache une volonté d'hégémonie disciplinaire. Si *La parole intérieure* bénéficie d'une certaine indulgence, Saint-Paul se livre, en revanche, dès l'introduction de sa thèse, à une liquidation en règle de la psychologie, « avec ce que ce mot laisse planer sur elle d'hypothèses démodées » (*Essais* 2), et des psychologues : « Le psychologue de profession imagine de jolies théories, ingénieuses, qui tiennent un instant la vogue et dont la foule s'amuse jusqu'au jour où elle rejette la doctrine préférée pour s'énamourer de celle qui lui est opposée ». Désormais, le médecin doit « par excellence être le philosophe » (*Essais* 3).

L'enquête, synthèse d'introspections provoquées et comparées, se veut plus scientifique et plus objective que les intuitions de la psychologie réflexive. La revendication de la paternité du terme d'*endophasie* (*Essais* 43) et l'imposition d'un lexique médical s'inscrivent dans cette stratégie de conquête d'une autorité disciplinaire. Dans un double

héritage de la méthode anatomo-clinique de Charcot et du localisationnisme de Broca, Saint-Paul cherche à distinguer dans le cerveau un ou plusieurs centres de l'endophasie et à établir une typologie des « formules endophasiques » ; il postule ensuite une stricte correspondance entre une zone cérébrale et un type d'endophasie : être verbo-visuel, c'est lire mentalement les mots de sa pensée ; être verbo-auditif, c'est les entendre mentalement ; tandis qu'être verbo-moteur consiste à parler intérieurement les mots de sa pensée (*Essais* 15). En réalité, il y aurait autant de « formules endophasiques » que d'individus, la classification indiquant des tendances, des dominantes.

À l'instar de *La parole intérieure*, certaines réponses à l'enquête citées dans les *Essais sur le langage intérieur* livrent des éléments propices au développement d'une poétique de l'endophasie. Voici le témoignage de l'auteur lui-même :

[J]'articule les mots de ma pensée ; je pense avec des phrases, à incidentes compliquées, que je m'efforce, pour moi tout seul, de rendre aussi harmonieuses que possible, mais d'un rythme, d'une harmonie un peu spéciale, bizarre, trop personnelle, je le crains, et particulière, pour mériter de plaire à d'autres que moi.
(*Essais* 34)

Pour Egger, la parole intérieure manifestait une tendance à « abrégé la phrase », à « modifier la syntaxe » en privilégiant « l'expression simple ». Inversement, Saint-Paul explique penser avec des phrases longues, « à incidentes compliquées ». Nous avons là, en puissance, deux options stylistiques qui vont s'opposer tout au long de l'histoire de la figuration littéraire de l'endophasie : d'un côté un minimalisme syntaxique, avec une tendance à l'abréviation, à la phrase nominale et aux tournures elliptiques, et de l'autre un maximalisme se manifestant entre autres par la mise à mal des bornes phrastiques en

particulier à droite et la multiplication des reformulations et autres incidentes. Pour l'un comme pour l'autre, le langage intérieur est susceptible de paraître « trop personnel » ; il est le lieu de l'inscription d'un « rythme » individuel, d'une syntaxe autarcique, de l'expression du sujet pensant.

Monologue intérieur et écriture proto-endophasique

Malgré leurs antagonismes, les approches psycho-philosophique et psycho-physiologique dessinent des voies pour une écriture littéraire de l'endophasie. Entre les deux paraît un bref récit, *Les lauriers sont coupés*²², écrit par un jeune auteur symboliste, Édouard Dujardin²³, et constituant le premier « monologue intérieur autonome²⁴ » (*autonomous monologue*). On sait que l'« invention » de Dujardin passera à peu près inaperçue et restera sans continuateur ou presque pendant plusieurs décennies²⁵. Il importe toutefois de garder à l'esprit la double temporalité propre aux *Lauriers* : premier monologue intérieur, le récit est pensé comme une œuvre symboliste²⁶ au moment de sa parution. Dans une lettre à Valéry Larbaud, datée de 1923, Dujardin revient sur cette influence symboliste, la seule jamais revendiquée de sa part :

Car ce qui m'avait amené à écrire *Les lauriers sont coupés*, c'est le souci de la vie intérieure que je crois avoir été l'une des caractéristiques du symbolisme. [...] La recherche de la vie intérieure est certainement un fait du symbolisme : raison de plus pour s'étonner du peu de succès des *Lauriers sont coupés* en 1888 ou plutôt de l'indifférence générale²⁷.

Le symbolisme avait certes posé l'expression de la vie intérieure comme fonction principale de la poésie²⁸, mais on peut s'étonner que l'auteur d'un récit dans lequel la vie de l'esprit est présentée comme une hyperverbalisation continue ne cite jamais Egger parmi ses

sources d'inspiration²⁹, d'autant que l'expression « monologue intérieur » apparaît chez ce dernier (Egger 104). Au moment de la parution du récit, Dujardin inscrit en premier lieu les *Lauriers* dans une poétique anti-naturaliste et anti-intellectualiste et estime que « [l]a forme en quelque sorte monologuée³⁰ » s'est imposée pour répondre à une visée subjectiviste et à une ambition d'immédiateté, sans la médiation d'une voix narrative³¹. Lorsqu'en 1931 il théorise *a posteriori* la forme du monologue intérieur et se situe aux origines de son développement historique, Dujardin ne mentionne toujours pas les travaux d'Egger. Toutefois, il faut noter un « oubli » beaucoup plus troublant parmi ses sources d'inspiration, c'est celui de son ami et collaborateur à la *Revue Wagnérienne*, le critique Teodor de Wyzewa. Ce dernier publie en juin 1886 un article dans la revue intitulé « Notes sur la littérature wagnérienne et les livres en 1885-1886³² », qui consiste principalement en une histoire de la littérature menée au pas de charge et téléologiquement orientée. Dans cet article, la littérature est amenée à effectuer la synthèse des arts en prenant pour objet « ce qu'on appelle la vie intérieure, la pensée, le jugement composé, le raisonnement » (Wyzewa 153). Wyzewa y décrit, ou plutôt y prescrit, le roman qu'il appelle de ses vœux :

Le romancier dressera une seule âme, qu'il animera pleinement : par elle seront perçues les images, raisonnés les arguments, senties les émotions : le lecteur, comme l'auteur, verra tout, les choses et les âmes, à travers cette âme unique et précise, dont il vivra la vie.

L'artiste devra limiter la durée de la vie qu'il voudra construire. Il pourra ainsi, durant les quelques heures de cette vie, restituer tout le détail et tout l'enchaînement des idées. On n'aura plus des perceptions isolées, inexplicables, mais la génération même, continue, des états mentaux. (169-70)

On trouve en germe le programme qui présidera aux *Lauriers* : restriction du champ à un unique centre de perception et de pensée, restitution continue des états mentaux d'un personnage sans le truchement d'une instance narrative et limitation de la diégèse à quelques heures. L'éviction de Wyzewa de l'essai de 1931 est d'autant plus étonnante que la dédicace initiale des *Lauriers sont coupés* lui est destinée et comporte la mention d'une réflexion théorique commune :

Un roman de vie ordinaire, mais un roman de quelques heures,—d'un seul personnage dont seraient uniquement dites les successions d'idées (visions, sensations, sentimentalités) [...] ne serait-ce pas quelque chose approchant au rêve d'une vie faite plus vivante ?... Par l'ouvrier qui en une œuvre sienne a tâché une réalisation des lointaines théories idéales, jadis en commun méditées. (*Les lauriers* 131-32)

Dujardin s'éloigne toutefois de l'œuvre wagnérienne méditée en commun et invoquée par Wyzewa sur le plan stylistique, lorsque celui-ci réclame exactitude lexicale et correction syntaxique. En effet, si la langue des *Lauriers* laisse le lexique à peu près intact, l'écriture endophasique de Dujardin opte pour une forme de minimalisme syntaxique, qui se signale avant tout par la chute du syntagme verbal et l'usage massif de la proposition nominale :

La rue, noire, et la double ligne montante, décroissante, du gaz ; la rue sans passants ; le pavé sonore, blanc sous la blancheur du ciel clair et de la lune ; au fond, la lune dans le ciel ; le quartier allongé de la lune blanche, blanc ; et de chaque côté, les éternelles maisons ; muettes, grandes, en hautes fenêtres noircies,

en portes fermées de fer, les maisons ; dans ces maisons, des gens ? non, le silence.

(*Les lauriers* 82)

La concaténation des syntagmes nominaux prend une valeur thélique : les perceptions sont restituées à mesure qu'elles parviennent à la conscience. Les nombreux points-virgules créent un rythme syncopé tout en assurant une sorte de liant entre les différents contenus hétérogènes qui se déroulent dans l'esprit du personnage. Tandis que l'abondance d'adjectifs qualificatifs, parfois substantivés (« blancheur ») semble avoir pour fonction de restituer la sensation brute, immédiate. Les nombreuses épithètes détachées (« noire », « blanc », « muettes », « grandes »), la figure étymologique (« blanc sous la blancheur ») et les reduplications, si elles témoignent d'un maniérisme fin de siècle, peuvent aussi être lues comme une insistance sur les qualités sensibles des phénomènes. De même, les fréquentes dislocations syntaxiques renforcent le sentiment d'un discours auto-adressé, d'une communication intrapersonnelle.

Dans cette syntaxe minimale, la chute du verbe coïncide souvent avec la disparition des liens logiques ; on décèle dans *Les lauriers* une prédilection pour l'asyndète, comme pour figurer une pensée prélogique, désorganisée. Mais le verbe n'est pas le seul membre dont la phrase peut faire l'ellipse chez Dujardin. Ainsi, le style des *Lauriers* rejoint sur un point essentiel les descriptions de l'endophasie proposées aussi bien par Egger que par Saint-Paul : la syntaxe y subit une flexion affective qui consiste en une double tendance à l'abréviation, pour le premier, et à la désorganisation logique — le rythme et l'harmonie « trop personnels » du second. Aussi peut-on en conclure prudemment que ces deux traits appartiennent à une représentation collectivement partagée du discours intérieur à la fin du siècle, à une « norme fictive³³ » du discours intérieur.

En définitive, on ne saurait prouver que Dujardin a lu Egger, et encore moins que Saint-Paul a lu Dujardin, mais une triangulation existe – à laquelle il faut ajouter les autres acteurs cités au fil de ce travail –, ayant pour point focal la parole ou le langage intérieur. Celui-ci joue un rôle de catalyseur ou du moins accompagne deux bouleversements majeurs. En littérature, cette révolution est celle du monologue intérieur, c'est-à-dire, d'une part, celle d'une représentation fictionnelle immédiate du discours mental et, d'autre part, celle d'un style propre à figurer ce langage de l'esprit. Mais, dans *Les lauriers*, ces bouleversements, qui rompent avec le roman d'analyse psychologique dans lequel un narrateur décrit et interprète la psyché des personnages, ne s'imposent pas immédiatement : il faudra attendre les années 1920 pour voir, à la suite d'*Ulysse* de James Joyce, une série de récits dévolus à l'expression d'une pensée immédiate et la cristallisation d'un « patron endophasique³⁴ ». Dujardin lui-même ne poursuivra pas cette voie après son récit de 1887, préférant se tourner vers le théâtre pour représenter la vie intérieure³⁵. Dans le domaine des « sciences de l'homme », l'hégémonie progressive de l'aliénisme sur la philosophie, l'imposition à un public cultivé d'un lexique médical et des localisations cérébrales dans les représentations du discours intérieur témoignent d'une rupture épistémologique de l'esprit vers le cerveau et annoncent l'avènement des neurosciences³⁶. Sur le plan linguistique enfin, dans le passage de la parole au langage intérieur, dont se plaint Egger lors de la réédition de sa thèse en 1904³⁷, se joue quelque chose de similaire : c'est dorénavant le langage en tant que structure mentale qui intéressera majoritairement la recherche, indépendamment de ses réalisations phoniques (même silencieuses) particulières. En effet, tandis que le langage intérieur renvoie à la faculté de l'esprit de s'exprimer dans un système conventionnel de signes, qui ne sont pas nécessairement verbaux, la parole intérieure désigne une actualisation concrète, verbale et individuelle de cette faculté³⁸. De là découleront certains malentendus au siècle suivant : ainsi, par exemple, les travaux de Jerry Fodor sur le « mentalais » (*mentalese*) comme « langage de

la pensée³⁹ » ou ceux de Noam Chomsky⁴⁰ sur le discours intérieur (*inner speech*) s'attachent à des facultés présentes dans la conscience de façon innée qui concernent, entre autres, les possibilités d'apprentissage des langues naturelles pour le premier et des processus mentaux servant à déterminer des structures communes à toutes les langues pour le second. Dans les deux cas, le phénomène mental qu'est la parole intérieure ne les intéresse guère. Et ce désintérêt des sciences du langage pour la parole intérieure a peut-être constitué une chance pour la littérature : c'est en effet elle qui a fourni, pendant les premières décennies du XX^e siècle, les expérimentations les plus intéressantes en matière de figuration du discours intérieur, formant, en l'absence de données directes de la vie réelle⁴¹, un véritable corpus endophasique et un savoir essentiel sur la vie mentale.

Université Jean Monnet – CIEREC

Notes

L'auteur tient à exprimer toute sa reconnaissance au Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique pour son précieux soutien durant l'élaboration de cette étude.

¹ Si le linguiste Gabriel Bergounioux estime qu'il y a peut-être « autre chose qu'une coïncidence » dans cette convergence de publications qui tendent vers « le secret de la parole du dedans » (« Esquisse d'une histoire négative de l'endophasie », *Langue Française*, 132 [2001] : 3), pour l'historienne des sciences Jacqueline Carroy, « [o]n ne saurait [la] considérer comme relevant tout à fait du hasard » (« Le langage intérieur comme miroir du cerveau : Une enquête, ses enjeux et ses limites », *Langue Française*, 132 [2001] : 48).

² Pour une étude du foisonnement d'intérêts pour le langage intérieur à l'époque, voir Christian Puech, « Langage intérieur et ontologie linguistique à la fin du XIX^e siècle », *Langue Française*, 132 (2001) : 26-47.

³ Pour une synthèse plus détaillée, se reporter à Jacqueline Carroy, Annick Ohayon et Régine Plas, « Les origines de la psychologie française : Philosophie et médecine », *Histoire de la psychologie en France XIX^e – XX^e siècles* (Paris : La Découverte, 2006), 9-28.

⁴ Pierre-Jean-Georges Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, 2 vol. (Paris : Crapart, Caille et Ravier, 1802).

⁵ La méthode de l'enquête par questionnaire écrit est introduite en France par Hippolyte Taine et Théodule Ribot, qui souhaitent faire de la psychologie une discipline scientifique au même titre que la physiologie et la médecine. Les premières grandes enquêtes sont lancées en France en 1889 ; il s'agit ensuite de confronter les réponses et de les passer à la méthode statistique. Même si elles cherchent à s'éloigner de l'auto-observation prônée par le spiritualisme, les premières enquêtes consistent principalement à provoquer puis comparer des introspections

multiples. Voir Jacqueline Carroy, « Premières enquêtes psychologiques françaises :

L'introspection, l'individu et le nombre », *Mil neuf cent*, 22 (2004) : 59-75.

⁶ Victor Egger, *La parole intérieure : Essai de psychologie descriptive* (1881) (Paris : Alcan, 1904).

⁷ Dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889), Henri Bergson se montre critique à l'égard de l'évolution physiologiste de la psychologie et appelle à un renouvellement de l'introspection, qu'il nomme « intuition ». De même, la fortune de sa description de la « durée », vie profonde de la conscience, comme un flux continu sera considérable. Toutefois, cette expérience interne est intraduisible par le langage, qui ne peut que la trahir ; elle est nécessairement non verbale. Aussi Bergson ne permet-il pas de penser la parole intérieure, ni d'inspirer une quelconque poésie endophasique. C'est pourquoi il n'en sera pas question dans cet article.

⁸ Sur le positionnement original d'Egger, voir Christine Pouzoulet, « À propos de l'essai de Victor Egger (1881) : “Parole intérieure” et formes littéraires du monologue intérieur », in Marie Blaise et Sylvie Triaire, dir., *Fabula / Les colloques*, « *L'anatomie du cœur humain n'est pas encore faite* » : *Littérature, psychologie, psychanalyse*, ~~URL~~ : <http://www.fabula.org/colloques/document1641.php> [consulté le 04 mai 2016].

⁹ Considéré comme l'un des pères de la neurologie et de la neurochirurgie modernes, Paul Broca est par ailleurs le fondateur de la Société d'Anthropologie de Paris (1859). Sa contribution la plus célèbre à la neuro-anatomie demeure ses études sur l'aphasie et les zones corticales liées à la faculté langagière. En 1861, il introduit la notion d'aphémie – qui sera rebaptisée *aphasie* par Armand Trousseau – et en 1864, il affirme que le pied de la troisième circonvolution frontale, généralement de l'hémisphère gauche, est associé à la production du

langage articulé. Sur la proposition du neurologue anglais Sir David Ferrier, cette zone est aujourd'hui encore désignée comme l'aire de Broca.

¹⁰ Paul Broca, *Écrits sur l'aphasie (1861-1869)* (Paris : L'Harmattan, 2004), 112. Pour Broca, le langage articulé n'est qu'une espèce de langage, entendu comme tout système de signes permettant d'exprimer une idée de manière intelligible.

¹¹ Sur cette question, voir Gabriel Bergounioux, « Le langage et le cerveau : La localisation de la faculté du langage et l'étude des aphasies » in Sylvain Auroux et al., éd., *Histoire des sciences du langage*, volume 2I (Berlin-New York : de Gruyter, 2001), 1692-1705.

¹² Gilbert Ballet, *Le langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie* (Paris : Alcan, 1886).

¹³ Pour Charcot, le mot est une somme de quatre images distribuées dans quatre centres (auditif, visuel, du langage articulé, du langage écrit), illustrés par le célèbre « schéma de la cloche », lesquels centres se trouvent subsumés dans un « centre d'idéation ». Voir *Encyclopédie historique des neurosciences : Du neurone à l'émergence de la pensée*, François Clarac et Jean-Pierre Ternaux, dir., (Bruxelles : De Boeck, 2008), 143.

¹⁴ Ballet dénombre deux fonctions de réception – l'audition de mots, la lecture – et deux fonctions de transmission – la parole articulée et l'écriture – dont l'abolition entraîne respectivement la surdité verbale, la cécité verbale, l'aphasie motrice et l'agraphie (Ballet 73). Les études sur l'aphasie reposent sur le postulat que « [l]'idée peut exister sans le mot qui la représente » (Ballet 6) et donc que la disparition des mots de l'intellect ne provoque pas nécessairement celle des idées.

¹⁵ Charcot se montrera plus tranchant, qualifiant le spiritualisme de psychologie « à l'eau de rose » (Carroy, Ohayon et Plas 22).

¹⁶ Médecin, puis bibliothécaire à la Faculté de médecine de Nancy, le docteur Netter est l'auteur de plusieurs travaux sur l'héméralopie, trouble visuel lié à une diminution de la

luminosité, sur le typhus et le choléra, et plus généralement sur la contagion. Par la suite, ses travaux s'inscrivent à mi-chemin entre la médecine et la philosophie des sciences, avec *De l'intuition dans les découvertes et inventions : Ses rapports avec le positivisme et le darwinisme* (1879), *L'homme et l'animal devant la méthode expérimentale* (1882) et enfin *La parole intérieure et l'âme* (1892).

¹⁷ Georges Saint-Paul, *Essais sur le langage intérieur* (Lyon : Storck, 1892), 25. Sur les stratégies mises en œuvre par Saint-Paul, voir Jacqueline Carroy, « “Comment fonctionne mon cerveau ?” Projets d'introspection scientifique au XIX^e siècle », in *Écriture de soi, écriture de l'histoire*, Jean-François Chiantaretto, dir., (Paris : In Press, 1997), 163, sqq.

¹⁸ Alexandre Lacassagne et Georges Saint-Paul, « Questionnaire de psycho-physiologie : Enquête sur le langage intérieur », *Revue Scientifique*, 25/49 (1892) : 798.

¹⁹ « Je n'ai pas fait cette observation (*celle du langage intérieur*) sur moi. Mais, non... je n'entends pas les mots de ma pensée... peut-être bien suis-je indifférent... » (François Coppée, « Réponse à l'enquête sur le langage intérieur », *Archives d'Anthropologie criminelle, de Criminologie et de Psychologie normale et pathologique*, 9 [1894] : 210).

²⁰ Sous le pseudonyme du Dr. Lauptz, Saint-Paul rend compte du livre de Maurice Ajam, *La parole en public* (Paris : Chamuel, 1895), qui constitue sa réponse à l'enquête, se félicitant de ce que cet homme politique reprenne sa terminologie : « Cela nous fait un vif plaisir de lui voir accorder à ce vocabulaire une clarté et une précision que certains ont voulu lui dénier. » (« Réponse à l'enquête sur le langage intérieur », *Archives d'Anthropologie criminelle*, 10 [1895] : 479).

²¹ Georges Saint-Paul, *Le langage intérieur et les paraphasies : La fonction endophasique* (Paris : Alcan, 1904), 102.

²² Édouard Dujardin, *Les lauriers sont coupés* (Paris : Garnier Flammarion, 2001).

²³ Si la postérité a principalement associé Dujardin au premier monologue intérieur, il fut aussi cofondateur de la *Revue Wagnérienne*, animateur du courant symboliste, et membre actif de la vie littéraire des dernières décennies du XIX^e siècle. Il se tourne ensuite vers l'histoire des religions, mais reviendra sur le devant de la scène littéraire lors de la redécouverte des *Lauriers sont coupés* au début des années 1920.

²⁴ Dorrit Cohn, *La transparence intérieure : Modes de représentation de la vie psychique dans le roman* (1978) (Paris : Seuil, 1981), 32.

²⁵ Publié initialement à quatre-cent-vingt exemplaires, le texte reste confidentiel et sa nouveauté passe presque inaperçue ; il n'aura pas de continuateurs immédiats, avant sa découverte fortuite par James Joyce lors d'un séjour en France au début du XX^e siècle. Dans un essai de 1931, Dujardin propose une histoire de la forme et revendique sa paternité, tout en reconnaissant que Joyce lui a donné ses lettres de noblesse (Édouard Dujardin, *Le monologue intérieur : Son apparition, ses origines, sa place dans l'œuvre de James Joyce* [Paris : Messein, 1931]). Franco Moretti insiste sur l'inertie qui caractérise l'histoire du monologue intérieur dans les premières décennies, à rebours de la recherche d'une nouveauté formelle souvent considérée comme l'essence de la littérature (*Modern Epic : The World System from Goethe to Garcia Marquez* [London : Verso, 1996], 173-76). Pour l'histoire du monologue intérieur, voir Gilles Philippe, « La langue littéraire, le phénomène et la pensée », in Gilles Philippe et Julien Piat, dir., *La langue littéraire : Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon* (Paris : Fayard, 2009), 91-119.

²⁶ Pour une lecture contextuelle des *Lauriers*, voir Valérie Michelet Jacquod, *Le roman symboliste : Un art de l'« extrême conscience »*. Édouard Dujardin, André Gide, Rémy de Gourmont, Marcel Schwob (Genève : Droz, 2008).

²⁷ Dujardin, lettre du 17 août 1923, cité par Jean-Pierre Bertrand dans le dossier documentaire de son édition de Dujardin, *Les lauriers sont coupés*, 128.

²⁸ Sur les rapports entre symbolisme et intériorité, voir Laurent Jenny, « Symbolisme et expression de la pensée », *La fin de l'intériorité* (Paris : PUF, 2002), 15-69.

²⁹ Selon Pouzoulet, Dujardin a « délibérément occulté » ses sources d'inspiration, dont Egger, alors que pour Jenny, « la pratique de Dujardin apparaît parfaitement conforme à la théorie de Victor Egger » (Jenny 39). Sur l'influence de Egger sur Dujardin puis Joyce, voir Laura Santone, « Victor Egger “Annunciatore” di Édouard Dujardin e di James Joyce : Nuovi elementi sulla genesi del monologo interiore », *Fin de siècle and Italy, Joyce Studies in Italy*, 5 (1998) : 245-78.

³⁰ Lettre à Vittorio Pica du 21 avril 1888 (Dujardin, *Les lauriers*, 127).

³¹ « Le roman a été commencé dans la narration accoutumée ; mais c'était impossible, et j'ai cherché le mode où le personnage se présenterait de soi à l'intellection du lecteur » (Dujardin, *Les lauriers*, 127).

³² Teodor de Wyzewa, « Notes sur la littérature wagnérienne et les livres en 1885-1886 », *Revue Wagnérienne*, 2 H (1886-1887) (Genève : Slatkine Reprints, 1993) : 153.

³³ Voir les travaux d'Anne-Marie Houdebine-Gravaud, notamment « L'imaginaire linguistique : Un niveau d'analyse et un point de vue théorique », *L'imaginaire linguistique* (Paris : L'Harmattan, 2002), 9-21.

³⁴ Ce que Philippe décrit comme « un ensemble de traits langagiers prêtés stéréotypiquement à la verbalisation mentale et dont la reconnaissance permet au lecteur de savoir face à quel discours il se trouve » *La langue littéraire* 106).

³⁵ Comme il le confie dans une lettre à Larbaud du 17 août 1923 : « Une autre raison pour laquelle je n'ai pas continué : j'ai cru trouver dans la forme dramatique une formule meilleure

pour exprimer cette vie intérieure. » (cité par Frida Weissman, « Autour du monologue intérieur : La correspondance Dujardin – Larbaud », *Cahiers des amis de Valéry Larbaud*, 14 [1976] : 10). À la lecture du cycle d'Antonia (1891-1893) – « légende dramatique » constituée de trois pièces en vers libres –, on ne peut que confesser un certain scepticisme. Voir Édouard Dujardin, *Théâtre I, Antonia* (Paris : Mercure de France, 1944).

³⁶ On notera par exemple que les recherches sur le discours intérieur (*inner speech*) qui disparaissent peu ou prou après les années 1930 trouvent une nouvelle actualité dès les années 1980, à la faveur des progrès en matière d'imagerie cérébrale et de l'essor des neurosciences cognitives.

³⁷ Voir Gabriel Bergounioux, « Les trois sources de la théorie de l'endophasie », *Histoire Épistémologie Langage*, 32 (2010) : 15.

³⁸ Si un relatif flou notionnel demeure parfois chez les auteurs du XIX^e siècle, Egger parlant parfois de langage intérieur, les titres de leurs ouvrages montrent un positionnement très clair et tracent une ligne de partage : « langage » pour les uns, « parole » pour les autres. Saint-Paul recueille des réalisations singulières par le biais de son enquête, mais son objectif est de les mettre en relation, en série, pour décrire le *langage* intérieur. J'ai opté en titre pour l'expression « discours intérieur », parce qu'elle offre un troisième terme, que je souhaite ici neutre, à l'opposition entre langage et parole.

³⁹ Jerry Fodor, *The Language of Thought* (Cambridge : Harvard University Press, 1975).

⁴⁰ Voir entre autres Noam Chomsky, *On Nature and Language* (Cambridge : Cambridge University Press, 2002).

⁴¹ Voir à ce propos Gilles Philippe, « Le paradoxe énonciatif endophasique et ses premières solutions fictionnelles », *Langue Française*, 132 (2001) : 96.